

FESTIVAL HORS PISTES

## YOUTUBE REMIXÉ PAR DES CINÉASTES

Pages VI-VII



PHOTO DR

# CINEMA



LIBÉRATION  
MERCREDI 19 JANVIER 2011



## «LA BARRA» CONTRE LE PACIFIQUE

**ÉVASION** Film mantra d'un jeune Colombien sur un citadin échoué dans un village de pêcheurs. Entre écotourisme et contemplation.

**LA BARRA** d'**OSCAR RUÍZ**  
**NAVIA** avec Rodrigo Vélez,  
Arnobio Salazar Rivas,  
Yisela Álvarez... 1h35.

Au début il n'y a pas d'image, un écran noir, mais l'on entend déjà distinctement la pluie qui tombe à verse. Bienvenue à ●●●



PHOTOS DR

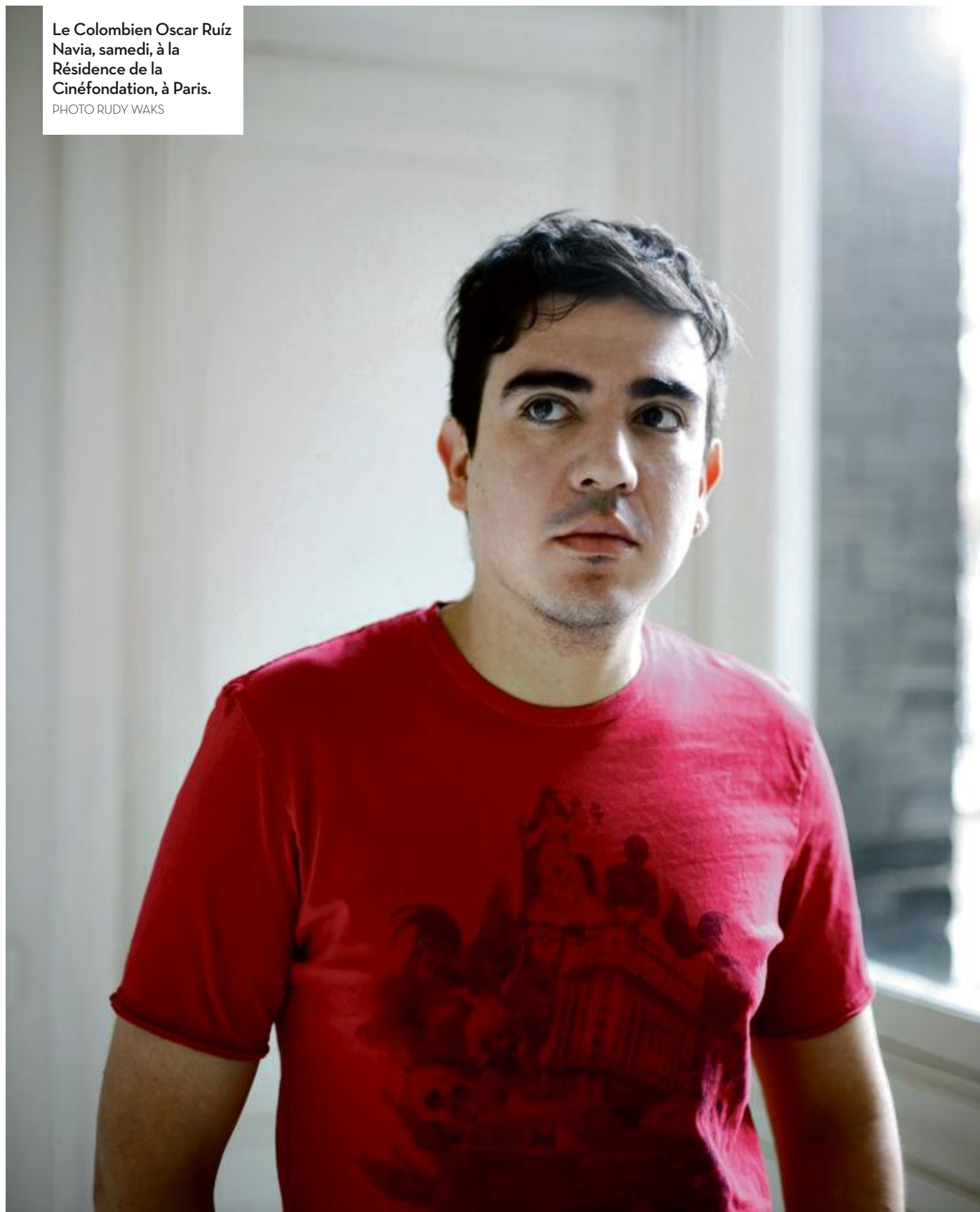


●●● La Barra, un village de pêcheurs dans le département de Valle del Cauca, en Colombie, un des endroits les plus arrosés au monde, paraît-il. Certains vont passer leurs vacances aux Maldives ou à Zanzibar, Oscar Ruíz Navia, né en 1982 dans la ville de Cali – la troisième plus importante de Colombie (après Bogotá et Medellín) –, est souvent parti se relaxer avec ses amis à La Barra, au bord de l’océan Pacifique. La première fois qu’il y a mis les pieds, il n’y avait pas d’électricité et, pour ce qu’on peut en juger dans le film, les occasions de se distraire ou de manger correctement dans cet anti-resort à la beauté lugubre semblent plutôt rares. Mais Navia a eu un coup de foudre pour cet endroit précisément parce qu’on n’y croisait pas un touriste à plusieurs kilomètres à la ronde, et pour sa population à majorité afro-colombienne. C’est en dégoulinant de passivité contemplative dans la chaleur suffocante de cette zone bordée de jungle, immense langue de sable noir léchée par une mer couleur d’huître gâtée, qu’il a eu l’idée d’y tourner son premier long métrage. L’histoire d’un type de son âge, un citadin comme lui, qui, arrivé à bon port, n’a qu’une envie : se tirer au plus vite tout en prenant racine. Partir, rester, échapper à son destin ou le regarder battre au vent comme un drapeau déchiré. Le personnage du film, nommé Daniel, veut continuer à s’enfoncer dans l’indistinction grise, plus loin dans l’indifférencié, cherchant à quitter La Barra par la mer, en bateau à moteur. Drôle d’idée.

**Maturation.** Cartel de la drogue, tensions ethniques, corruption, rackets et enlèvements, la Colombie n’a pas très bonne réputation avec quelque 15 817 homicides officiellement recensés encore en 2009. Le pays est tout entier un traquenard, un panier de crabes et le titre original de *La Barra* c’est justement *El Vuelco del Congrejo* («le crabe sur le dos»). Oscar Ruíz Navia fait des études de communication sociale à l’université de Valle ; à la même époque, il organise aussi des projections en ciné-clubs et écrit des critiques de films. Il aime Kiarostami, Bresson, Tarkovski. Le cinéma est à la fois pour lui une évasion et une thérapie. Dans un entretien, il a raconté à propos du lent processus de maturation et de fabrication de ce premier long métrage sur près de quatre ans à quel point il s’est identifié à son personnage, le voyageur taiseux Daniel : «*On peut voir Daniel comme une métaphore de ce que je ressentais à propos de mon pays. Je ne voulais pas être là. Je voulais m’échapper. Je voulais du changement. Faire le film était comme un voyage qui m’obligeait à repenser ma situation et à me souvenir de ce que j’avais oublié. Si un film est un road-movie, ou un voyage, vous faites le déplacement parce que vous voulez changer quelque chose qui ne vous plaît pas et qui vous donne des douleurs dans le ventre. Mais il ne fallait pas juste faire une critique des problèmes de la Colombie, le film devait avoir une tonalité élegiaque, être beau et émouvant.*»

Le voyage n’a pas eu à se parer des artifices de l’imagination. Navia a trouvé l’argument et les personnages de son film sur place. D’abord en rencontrant Arnobio Salazar Rivas, dit «Cerebro», propriétaire d’un hôtel rudimentaire (des cabanes de planches ajoutées avec des hamacs en guise de lits), dont il devient l’ami. Cerebro est dépité par l’arrivée dans le village d’un type (un Blanc), Paisa, qui a décidé de lui faire concurrence en construisant un hôtel en dur avec piscine, télé et musique à fond. D’ailleurs pour marquer son territoire, il a installé d’énormes enceintes qui crachent du reggaeton toute la journée. Un «*bruit atroce*» qui, comme le serpent, se faufille dans son paradis pour le pervertir. Sauf que le paradis en question est déjà perdu

Le Colombien Oscar Ruíz Navia, samedi, à la Résidence de la Cinéfondation, à Paris.  
PHOTO RUDY WAKS



depuis longtemps faute d’avoir même jamais existé sous une autre forme que celle de la morne damnation d’une survie au quotidien. Le cinéaste a donc légitimement demandé à Cerebro de jouer dans son film comme il l’a fait avec d’autres habitants de La Barra. Seuls les personnages du touriste observateur Daniel (Rodrigo Vélez), débarquant avec son sac à dos, et de l’énergumène Paisa (Jaime Andres Castaño) sont interprétés par des acteurs professionnels. Après, il suffisait de porter sur ce petit monde le regard de celui qui fait mine de s’absenter mais qui, en réalité, ressent et retient les moindres détails, les nuances minuscules.

**Atlas du soleil noir.** Au fond, parmi les choses que le cinéma nous transmet sous forme d’informations médiumniques, c’est qu’il est possible de rejeter la vie (ce qu’elle a de perpétuellement blessant ou imparfaite) tout en

se laissant envoûter par elle. Il n’y a rien à faire à La Barra. Plus de pêcheurs, plus de poisson, pas de soleil, pas de bateau. Ce qui advient à la surface détrempée du récit en décomposition rappelle, par un rapprochement

Parmi les choses que le cinéma nous transmet sous forme d’informations médiumniques, c’est qu’il est possible de rejeter la vie tout en se laissant envoûter par elle.

presque comique, ce que l’on ressent à la vision du *Somewhere* de Sofia Coppola : un avant-goût de vide à la fois délectable et terrifiant. Ici le room-service, la Ferrari et le supplément glamour en moins. Encore que sur ce dernier point, ça se discute, la sensualité louche de la jeunesse locale vaut bien les belles plantes du Château Marmont. Présenté en

2009 au festival de Toronto, le film, produit par la France (Arizona Films), a été remarqué par la critique américaine. Le *Hollywood Reporter* parlant de «la dimension quasi mythique de l’humble communauté de pêcheurs» obtenu par l’utilisation «hautement picturale des couleurs intermédiaires et des grands espaces». *Variety* évoquant, lui, «le déséquilibre existentiel» beckettien de *La Barra*.

Navia a ensuite écumé tous les festivals possibles et imaginables avant d’atterrir à Paris en résidence à la Cinéfondation (créée par le festival de Cannes), où il écrit le scénario de son second long métrage. Si l’on est un tant soit peu sensible à l’idée qu’il n’y a rien de plus important à faire à l’heure actuelle que de répertorier le plus sérieusement possible toutes les formes de spleen disponibles à l’échelon mondial en vue d’un atlas du soleil noir, ce film gorgé d’eau, sentant le sel et la tourbe alluviale, est un passage obligé.

DIDIER PÉRON

## "La Barra" : entre l'enchevêtrement de la jungle et l'océan, une fable beckettienne sur l'attente



Le cinéma n'est pas prioritairement destiné à dispenser des cours du soir. Il n'en continue pas moins, pour une cinéphilie qui se conçoit aussi comme curiosité du monde, à satisfaire le plaisir esthétique et la soif de connaissance. La sortie d'un film colombien, cinématographie méconnue sous nos latitudes, éveille d'emblée un intérêt, éventuellement stimulé par le souvenir d'un prédécesseur, découvert en 2008 en France, *La Sombra del caminante*, de Ciro Alfonso Guerra, une noire épopée d'un infirme et d'un portefaix dans une cité cruelle.

Comme celui-ci, *La Barra* est un premier long métrage. Son auteur, Oscar Ruiz Navia, 29 ans, a passé quatre années à préparer son film, notamment avec les habitants de La Barra, village côtier du Pacifique, situé dans une zone particulièrement sauvage et délaissée de la Colombie. Autre particularité de ce littoral jouté par la jungle : les communautés afro-colombiennes qui le peuplent.

Descendant des esclaves déportés dès le XVI<sup>e</sup> siècle par le colonisateur espagnol, cette population représente, après les Etats-Unis et le Brésil, la plus forte concentration d'origine africaine du continent américain. En dépit de la politique active de métissage menée après l'émancipation de 1851, elle a conservé certains de ses particularismes, d'autant plus facilement que les vicissitudes n'ont cessé de la frapper. Marginalisée économiquement, elle subit aujourd'hui, au même titre que les indigènes amérindiens, la violence d'une société colombienne déchirée par les guérillas, les milices paramilitaires et les cartels de la drogue.

Cette situation constitue le "sous-texte" d'un film qui, en un pari relativement risqué, fuit toute concession à l'information. *La Barra* se partage plus volontiers entre la fable et le document ethnographique. Daniel (Rodrigo Vélez), un jeune Blanc venu de la ville, débarque en pleine jungle pour échouer à La Barra, plage immense parsemée de bicoques, où il se met en position délicate d'attendre un bateau.

On ne saura jamais ce qu'il fuit, pas davantage ce qu'il espère atteindre. On verra, en revanche, comment il occupe son attente, dans la silencieuse fréquentation des autochtones. Sa relation administrative avec Cerebro (Arnobio Salazar Rivas), l'un des chefs de la communauté, son attirance pour sa nièce, qui se donne à tous, son amitié pour la jeune soeur de cette dernière, une fillette qui l'a pris en affection.

Tout cela demeure extrêmement ténu. Le personnage de Daniel, comme la possibilité de fiction qui le sous-tend, semble n'exister que pour mieux attester d'un environnement, d'une géographie, d'une humanité. Entre l'enchevêtrement de la jungle et la clôture océane, c'est d'abord à l'isolement d'une communauté paupérisée et menacée qu'est dédié le film. L'absence des bateaux sur lesquels sont partis les pêcheurs prolonge la fable beckettienne de l'attente pour la transformer en portrait documenté. Garçons qui s'ennuient sur la plage en rêvant de la ville, conflit entre les anciens, garants de la cohésion du groupe, et un Blanc solitaire qui veut transformer sa maison en discothèque, silhouettes inquiétantes des soldats sur le rivage, raréfaction des poissons décimés par la pêche industrielle.

Nombre de "petits films" venus de tous horizons manifestent aujourd'hui cette épure esthétique sur fond d'inquiétude des origines. Additionnés, ils représentent une alternative, commercialement faible, mais symboliquement forte, au grand spectacle mondialisé.

**Film colombien d'Oscar Ruiz Navia avec Rodrigo Vélez, Arnobio Salazar Rivas, Jaime Andres Castano, Yisela Alvarez. (1 h 35.)**

**Jacques Mandelbaum**



# La Barra

## Le crabe renversé

Dominique Martinez



Rodrigo Vélez et xxx



Rodrigo Vélez

L'eau coule, les oiseaux sifflent. Un homme surgit de la jungle tropicale, rejoint un chemin boueux et poursuit son chemin. Crâne rasé, corps sec, sa démarche est fatiguée mais décidée. Il traverse le champ, rencontre un autochtone qui le guide vers sa destination, et débouche sur l'océan. Superbe séquence d'ouverture qui distille d'emblée une atmosphère entre mystère et songe. Le sentiment d'une parenthèse. La suggestion d'une tension palpable aussi. La Barra, un village lointain de Colombie entre la jungle de mangrove et l'océan Pacifique. Un voyageur peu bavard, venu d'on ne sait où, de passage, et à la recherche d'un bateau à moteur pour partir « n'importe où ». Une communauté d'Afro-Colombiens modeste et retirée, qui attend le retour des pêcheurs, partis loin chercher un poisson raréfié, qui refuse l'intrusion et la tentative d'appropriation de leur terre par un propriétaire blanc obstiné à ouvrir l'« Hôtel Paraiso ». On est pourtant loin du paradis.

Pour son premier film, Oscar Ruiz Navia s'est inspiré d'une expérience personnelle vécue au sein de cette communauté. Seuls les « Blancs », Daniel, le voyageur dont les rapports avec les villageois sont en demi-teintes, et Paisa, le propriétaire hôtelier honni, sont interprétés par des acteurs professionnels. Les autres sont des villageois démunis qui jouent peu ou prou leur propre rôle au quotidien : Cerebro, le sage du village qui tente de joindre les deux bouts ; Jazmin, sa belle nièce, maman d'un bébé et de la petite Lucía, qui est davantage tourmentée par la quête de ressources que par l'école qu'elle fréquente peu ; Miguel et Israel, deux jeunes désœuvrés qui sont en quête d'action et de pourboire. De cette matière documentaire à l'état brut, filmée avec une équipe de tournage très réduite, le cinéaste tire un récit sobre et personnel. Une fable poétique maîtrisée, entre tension et contemplation.

Le ciel est couvert, il fait humide et gris, il pleut ; contrepoint de l'image ensoleillée et tropicale traditionnelle de la Colombie.

L'unité picturale est terne. Comme cette robe vichy rose pâle que porte Lucía. Comme ce crabe au rouge délavé qui fuit sur la plage jusqu'au moment où une main le renverse sur le dos pour le neutraliser. Sur fond de dépression générale, une violence des rapports transpire progressivement. La bande-son, décor à part entière, participe à cette ambiance. Les sons de la nature et de la communauté imposent franchement la personnalité souveraine du territoire et de sa culture : bruits de la jungle, de l'océan, de la machette qui brise le bois ou la noix de coco, du feu qui crépite, les chants des oiseaux ou ceux, traditionnels, pour invoquer la protection des pêcheurs partis en mer. Deux intrus tranchent dans ce paysage sonore cohérent. La chanson langoureuse et lancinante de raggaeton (*La Quemona* interprétée par les Master Boys), scandée trop fort par des enceintes trop grosses posées à même la plage, et le flot d'informations que déversent télévision et radio. La guerre civile, les Farc, la guérilla, l'armée, l'État et les fosses communes. L'enjeu politique s'insinue en toile de fond autant qu'il s'affiche au premier plan. La dernière image du film montre les hommes du village scandant leur cri de guerre, dressés devant la barrière qui délimite la plage privée de Paisa ; les derniers sons s'enfoncent dans le noir, les machettes fendent le bois.

### La Barra (El vuelco del cangrejo)

Colombie-France (2009). 1 h 35. Réal. et scén. : Oscar Ruiz Navia. Dir. photo. : Sofía Oggioni Hatty. Dir. art. : Marcela Gómez Montoya. Son: Miguel Vargas. Mont. : Felipe Guerrero. Prod. : Diana Bustamante, Guillaume de Seille, Oscar Ruiz Navia, Gerylee Polanco. Dist. fr. : Arizona Films.

Int. : Rodrigo Vélez (Daniel), Arnobio Salazar Rivas (Cerebro), Jaime Andrés Castaño (Paisa), Yisela Álvarez (Lucía), Karent Hinestroza (Jazmin), Miguel Valoy (Miguel), Israel Rivas (Israel).

## La Barra

d'Oscar Ruíz Navia

[El vuelco del cangrejo] Colombie, 2009. Avec Arnobio Salazar Rivas, Rodrigo Vélez, Jaime Andres Castaño. 1h35. Sortie le 19 janvier.

Accueilli comme un petit phénomène dans de nombreux festivals, *La Barra* est loin de n'être que le porte-drapeau d'un cinéma colombien en plein éveil. Le film vaut d'abord comme premier long métrage d'une extraordinaire pureté.

Oscar Ruíz Navia suit l'errance d'un jeune homme débarquant dans un village niché aux confins de la côte pacifique colombienne, entre jungle et océan. Le sujet n'est pas d'une grande originalité, mais Navia fait valoir une vraie maturité dans sa logique de rétention et ne joue quasiment jamais du mystère qui entoure son héros, dont rien ne nous sera révélé. Le personnage de Daniel s'impose comme une présence autour de laquelle s'enroule bientôt la vie de la communauté afro-colombienne qui régit le village. Ne cédant jamais à la tentation de la fable de la sacro-sainte et lénifiante opposition tradition contre modernité, le cinéaste se pose avec une douce froideur sur ce petit monde des confins. Navia a quelque chose d'un anthropologue qui ne dirait pas son nom, recueillant d'une banale fête les chants immémoriaux et d'une partie de football sur la plage une suite de portraits bouleversants (le surgissement des visages en gros plan), ou tirant de longs cadrages latéraux immobiles sur un chemin de jungle, le long de la plage ou dans une rue du village une séries de coupes, comme on dirait en géologie.

Le film ne se limite pourtant pas à cette description un peu suspendue et n'a rien de béat. Il est extrêmement concret dans ses enjeux narratifs : le statut de vague parasite désargenté du héros, le conflit qui oppose la communauté face à l'unique blanc du village. Navia fait sourdre une tension indicible de ce récit faussement immobile. L'attente génère une intensité qui explose le temps de trouées sublimes, où la mise en scène déploie brusquement toute une archaïque puissance onirique : la femme qui apparaît dans la mer et jette un long regard caméra, ou la course entre Daniel et la petite fille dont la présence hante chaque scène. Ces visions apparaissent comme le produit d'une longue maturation poétique. L'air de rien, comme dévoré progressivement par les forces de la forêt, assourdi par les bercements hypnotiques qui saturent sa bande-son (la magnifique scène de la mangrove où « *se taire cinq minutes suffit à devenir fou* »), le film a basculé dans une sorte d'état second. Cette souplesse prodigieuse qui ne doit pas plus à la logique de la quête initiatique qu'à celle de la descente aux enfers attendue fait de *La Barra* un drôle de premier film à la grâce orpheline et lancinante, venu de nulle part et lancé vers des horizons encore très largement indécidables.

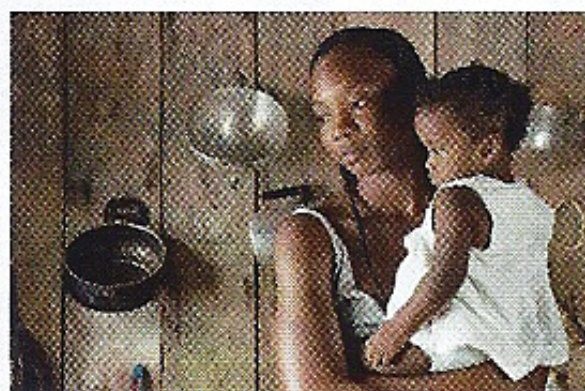
V. M.



## La Barra



▶ Daniel, beau jeune homme mystérieux et solitaire arrive à La Barra, village colombien de bord de mer où s'opposent le chef et un propriétaire blanc qui rêve de construire un complexe hôte-



lier. De ce postulat, le cinéaste signe un premier film en forme de fable politique et contemplative. Évitant le piège du film manifeste et créant, à coups d'ellipses (le point faible du film) et de mise en scène radicale (le point fort), une ambiance envoûtante à la tension palpable, faite à la fois de constat social et d'étrangeté poétique. Une découverte. ■ **X.L.**

D'Oscar Ruiz Navia • Avec Arnobio Salazar Rivas... • 1 h 35 • 19 janvier